

## Un Héros de l'Arc-en-ciel

*Amérique du sud – Juin*

Malgré ses lunettes aux verres fumés et la longue visière de sa casquette, Enrico se tient à l'ombre pour protéger ses yeux de la réverbération du soleil. Il regarde le train avec attention, examinant l'une après l'autre les fenêtres baissées.

Un costume blanc se remarque facilement dans cette foule bigarrée et lui cherche justement un costume blanc.

À intervalles réguliers, le chauffeur bourre le foyer d'une grande pelletée d'un charbon de mauvaise qualité qui brûle en dégageant une épaisse fumée noire et grasse. La loco-tender est une Garbo de type T-6, un modèle à vapeur surchauffée sorti il y a un demi-siècle des ateliers allemands de Gölsdorf. Entièrement reconstruite six fois avec des pièces forgées sur place, repeinte douze fois, la vieille et vaillante « Lessiveuse » est maintenant écarlate.

Les producteurs d'un film publicitaire vantant la qualité du café des Hauts Plateaux ont exigé cette teinte pour faire local (unique argument, excepté bien entendu les mille dollars en petites coupures déposés sur le bureau du chef de réseau) un peu comme si cette couleur avait été de tout temps celle d'une région peuplée de métis employés pour moitié sur les plantations de café, pour l'autre à gratter la terre, un kilomètre sous la surface, afin d'en extraire le nickel.

Ici, rien n'a changé. Depuis toujours les gens sont misérables et ils le resteront sans doute jusqu'à la fin des temps.

Mais depuis trois ans, les guérilleros de l'Arc-en-Ciel font parler d'eux.

Tout a commencé le jour où de jeunes ouvriers ont ouvert le feu pour protester contre le bakchich exigé pour approvisionner en cartons de bière Castel Carmen, la bourgade la plus proche, sans passer par la centrale d'achats des Mines Everland qui a le monopole du commerce de détail pour la région minière, ce qui lui permet de récupérer la plus grande partie du maigre salaire qu'elle verse à ses ouvriers.

C'est ainsi depuis que les Mines existent et personne n'oserait imaginer qu'il pût en être autrement...  
Une tradition...

Un peu comme la Sainte Trinité ou le fait que la femme, grâce aux réformes du président Krüger, est maintenant placée juste après la mule dans l'échelle des valeurs.

À l'Arc-en-Ciel, on tient les collines et on attaque de temps en temps un poste de police ou le train des Cimes, pour y enlever un touriste, un cadre local ou un planteur de café relâché ensuite contre rançon.

Le président Krüger est populaire mais ferme. Il a nettoyé le pays qui s'enfonçait avant lui dans l'anarchie et la dissidence. Une équipe de sa police politique s'est installée dans la capitale régionale où les méthodes musclées du major Karl Corracón, son chef, ne sont pas sans rappeler certains faits inscrits dans le journal de marche de la division SS Das Reich en 1944.

Mais la population d'origine indienne a perdu tout respect pour les guérilleros depuis qu'ils ont profané leurs lieux saints en y installant des bivouacs.

Bien qu'il porte l'uniforme des ruralès, Enrico ne pense pas aux guérilleros. Sa préoccupation est toute autre, plus humaine, plus petite, plus commune même. Le genre de problème que chaque homme peut avoir à résoudre au moins une fois dans sa vie.

Enrico va prendre le train pour Castel Carmen, désigné avec deux autres ruralès pour en assurer la protection. Un compartiment leur est réservé dans le dernier wagon, le seul entièrement métallique. Ils y ont stocké leur armement lourd ; fusils d'assaut, lance-roquettes, grenades et caisses de munitions. De quoi soutenir un siège !

Cette fois, il faudra surtout compter sur la chance, car la sécurité ferroviaire leur a appris que l'hélicoptère assurant la protection aérienne est indisponible, faute de pièces de rechange.

Enrico arpente à nouveau le quai en examinant les voyageurs qui grimpent dans les wagons de bois. La plupart des locaux se tassent dans les voitures de « Troisième Classe » aussi vétustes que la locomotive.

Dans les années 70, on trouvait encore sur la ligne une voiture de « Seconde Classe », mais les plus pauvres n'avaient pas les moyens d'y accéder et les riches ne voulaient pas qu'on puisse penser qu'ils n'étaient pas assez riches pour se payer la « Première Classe ».

De ce fait, seuls les cadres locaux des mines Everland voyageaient depuis gratuitement en « Seconde Classe ».

En 1982, le wagon fut endommagé après avoir heurté un train de minerai et, comme la compagnie n'en possédait qu'un unique exemplaire, la « Seconde Classe » a été définitivement supprimée.

Presque tous les voyageurs sont vêtus d'un poncho coloré qui sert tout à la fois de régulateur thermique et de couverture pour ceux qui doivent passer plusieurs jours loin de leur domicile.

Enrico ne peut donc trouver l'homme au complet blanc que dans la dernière voiture. Il est sûr que ce dernier n'est jamais resté plus d'une nuit ou deux sur les Hauts Plateaux. Et puis, il est maintenant trop tard pour reculer. Ça fait longtemps qu'Anita se gausse de lui et Enrico ne peut supporter plus longtemps cette atteinte à un honneur viril exacerbé par le port de l'uniforme.

Elle se moque à la fois de l'homme et du soldat, ce qui est vraiment intolérable.

Quand il l'a remarquée, deux ans auparavant, Anita n'était encore qu'une gamine mal poussée, une de ces chrysalides qui deviennent trop vite papillon, une adolescente à qui le sexe a révélé sa véritable nature. Même après avoir cédé aux avances d'Enrico, elle a toujours refusé le sacrement du mariage. Question de silhouette car, dans la région, toute femme légalement mariée qui n'est pas mère dans l'année suivant la cérémonie ne peut être que stérile et, par conséquent, répudiable à merci.

Enrico apprécie la plastique, restée parfaite, de son éternelle promise, craignant que la maternité ne la fasse ressembler à la majorité des femmes du cru, créatures physiquement éloignées de celles qu'on découvre sur les pages glacées des magazines yankees.

Cette préoccupation est d'ailleurs partagée par la totalité des clients de la Casa-nègra, une cantine tenue par l'oncle d'Anita, où elle sert parfois, quand la clientèle se fait nombreuse, c'est-à-dire les soirs de paye.

En fait, tout a commencé à mal tourner lorsqu'Enrico s'est engagé dans les ruralès, non par stricte vocation policière, mais parce que les bonnes places devenaient rares à la mine.

On disait que le nickel ne se vendait plus comme avant et que des concurrents avaient surgi en Afrique où la main d'œuvre coûtait encore moins cher. La réaction des mineurs a été rude et directe, dirigée contre ceux qui leur volaient le pain. Il y a eu quelques lynchages de pauvres types à peau noire qui ne savaient même pas que l'Afrique existait.

Anita exagère...

Au début, quand elle servait à la Casa-nègra, elle ne faisait que des œillades, des sourires et des déhanchements purement professionnels.

— C'est pas bien méchant, elle pense pas au mal, a expliqué l'oncle, un métis, unique parent de la jeune femme, auquel Enrico avait versé cinq mille Cruzeiros en espèces, montant de sa prime d'engagement dans les ruralès, en gage de l'honnêteté des sentiments qu'il portait à sa nièce.

— Une somme bien minime pour un si beau cul, avait remarqué l'oncle.

Sur quoi, Enrico avait rétorqué qu'Anita n'était plus vierge le premier soir de leur idylle mais, pour se justifier, la jeune femme avait eu le courage de lui avouer comment elle en était arrivée là...

« Un ami du grand-père auquel sa famille devait une forte somme ! »

Elle s'est alors sacrifiée en signant plusieurs traites "tirables" sur sa propre personne... Le vieux créancier est mort peu de temps après et la dette s'est ainsi éteinte d'elle-même.

Un ruralès aurait dû fermer les yeux sur des écarts sexuels dictés uniquement par un sens de la famille qui ne pouvait qu'honorer la jeune femme. Seulement, depuis quelque temps, le danger s'est matérialisé dans cet homme au complet blanc. Pas un costume jadis blanc et tirant maintenant sur le gris comme les chemises des hommes du coin. Non, un complet vraiment blanc et toujours repassé de frais.

L'homme est un de ces messieurs qui montent de Castel Carmen vers les Hauts Plateaux pour y conclure des affaires, prendre des commandes, signer des contrats d'achat avec les propriétaires des plantations de café, en profitant parfois pour négocier en même temps un stock de coca, bien que le commerce de cette culture soit en principe réservé aux trafiquants officiels, membres de la famille présidentielle ou cadres supérieurs de l'armée.

L'affaire a pris de l'ampleur quand les visites de l'homme au complet blanc sont devenues régulières, ce qui l'a désigné comme le rival le plus sérieux.

— Tout n'est qu'apparence, a affirmé Anita.

Mais ces apparences sont trop importantes pour Enrico, surtout depuis sa nomination au grade de caporal. À présent, il doit aussi défendre l'honneur de ce galon de laine verte cousu sur sa manche d'uniforme.

Apparence... Apparence !

Convaincu que le bellâtre est devenu l'amant de cœur d'Anita, qu'il prend des habitudes et, pire, en donne à la jeune femme, ce qui peut porter atteinte à ses projets et mettre en péril les cinq mille cruzeiros versés à l'oncle.

C'est pour toutes ces raisons, à la fois confuses et terriblement précises, qu'Enrico cherche l'homme au complet blanc parmi les passagers du train de Castel Carmen.

Enfin il le voit.

Le bellâtre arrive juste avant le départ du train et saute d'un mouvement élégant dans la voiture de Première classe. Un gosse en haillons lui passe un sac de voyage en cuir et attrape au vol la piécette avec l'habileté des chiens qui gobent ainsi des sucres.

Avant de pénétrer dans la voiture, l'homme au complet blanc se tourne vers la Casa-nègra qu'on distingue toute proche de la gare. Il a un petit geste discret de la main vers la silhouette féminine qui se tient sur le seuil et qui a un frémissement sensuel, ce qui attise encore la résolution d'Enrico.

Il ne regrettera rien.

Le bellâtre s'est installé dans un compartiment vide. D'ailleurs la totalité des compartiments est vide, les voyageurs se regroupant dans les voitures de bois placées en tête, avant même la loco-tender et les fourgons. Cet ingénieux dispositif permet d'éviter les sabotages de voie, les guérilleros ne pouvant prendre le risque de précipiter dans un ravin des voitures où a pris place le prolétariat.

Le mécanicien envoie la vapeur.

Le sifflet réveille brutalement les voyageurs qui sommeillaient à l'ombre de l'auvent, peu pressés de se tasser dans la moiteur des wagons transformés en étuve après une journée passée au soleil.

Au début, les roues de la locomotive patinent sur les rails chauffés à blanc, puis le convoi prend de la vitesse. Devant lui, cent kilomètres de voie qui traversent les Hauts Plateaux pour plonger ensuite en serpentant vers la vallée, en direction de Castel Carmen...

Avant l'apparition des guérilleros de l'Arc-en-Ciel, cette ligne de chemin de fer avait grande réputation. Très prisée des étrangers, le train des cimes a toujours été inclus dans les circuits touristiques. Maintenant, le convoi n'est plus qu'un piège roulant à la merci d'une attaque... Et les touristes ont déserté depuis belle lurette les wagons spécialement décorés et réaménagés à leur intention. Sans entretien, ils pourrissent depuis sur une voie de garage.

Enrico se tient au bout du couloir, près de la petite passerelle qui permet de passer d'un wagon à l'autre, mais il n'a devant lui que les fourgons et, plus loin encore, la loco-tender qui lâche de grands jets de fumée noirâtre.

Il envie les "troisième Classe" qui, placés devant la machine, évitent ainsi les escarbilles. Enrico respire profondément et rajuste l'étui de son arme qui est plaqué bas sur sa hanche, à la manière des acteurs de Westerns, puis il avance dans le couloir latéral sur lequel s'ouvrent des compartiments comme on en voit encore dans certains trains européens.

Les deux premières cabines sont vides.

Il découvre dans la troisième deux cadres locaux des mines Everland, sans doute des célibataires qui descendent voir les putes de la ville, plus propres mais tout autant contaminées que celles des sept bordels édifiés sur les Hautes Plateaux. Les trois hommes se saluent d'un signe de tête, les ingénieurs avec une moue condescendante.

Tout au bout, se trouve le compartiment réservé aux ruralès de l'escorte et d'ailleurs, sur la plateforme arrière, deux policiers discutent en regardant le paysage.

L'homme au complet blanc s'est installé dans un compartiment de milieu de voiture. Il a ôté son panama en fine paille tressée, mais a gardé son veston et laissé boutonné son col de chemise. Malgré la température suffocante, sa cravate reste droite, bien serrée, et il n'y a aucune trace de transpiration sur son visage, signe d'une certaine distinction et, surtout, d'une position hiérarchique élevée dans la société.

La porte du compartiment est restée ouverte et l'homme au complet blanc fume un cigare en regardant par la fenêtre.